

К 80-ЛЕТИЮ ПОБЕДЫ В ВЕЛИКОЙ ОТЕЧЕСТВЕННОЙ ВОЙНЕ



LEONID STEPANOVITCH AURAIT
EU CENT ANS

Christian Balliu

Centre de recherche TRADITAL
Université libre de Bruxelles

Аннотация. Статья посвящена одному из основоположников российской науки о переводе ветерану Великой Отечественной войны, выпускнику Военного института иностранных языков Красной Армии, выдающемуся российскому лингвисту Леониду Степановичу Бархударову. Автор, Кристиан Балью, исследует вклад Бархударова в теорию перевода, подчёркивая его лингвистический и семиотико-семантический подходы. В работе рассматривается исторический контекст развития переводоведения в России, начиная с XVIII века, и сравнивается с западными традициями. Особое внимание уделено главному труду Бархударова «Язык и перевод» (1975), где он обосновал трансформационную модель перевода, сочетающую анализ и синтез языковых единиц. Статья также затрагивает проблему недооценки наследия Бархударова в западной науке и призывает к более глубокому изучению его идей.

Abstract. The article is dedicated to Leonid Stepanovich Barkhudarov — one of the founders of Russian translation studies, a veteran of the Great Patriotic War, a graduate of the Red Army Military Institute of Foreign Languages, and an outstanding Russian linguist. Authored by Christian Balliu, it explores Barkhudarov's contributions to translation theory, highlighting his linguistic and semiotic-semantic approaches. The study examines the historical context of translation studies in Russia, tracing its roots back to the 18th century, and contrasts it with Western traditions. Special focus is given to Barkhudarov's seminal work "Language and Translation" (1975), where he proposed a transformational model of translation that integrates analysis and synthesis of linguistic units. The article also addresses the underappreciation of Barkhudarov's legacy in Western scholarship and calls for a deeper engagement with his ideas.

Introduction

La traductologie russe est riche d'une longue histoire. Contrairement à nombre de modèles théoriques, notamment occidentaux, qui émergent à partir des années 1950, elle plonge ses racines dans un passé plus lointain.

En 1857 déjà, l'historien de la littérature Longinov (Berkov, 1965 : 48–49) publia un texte dans la revue *Sovremennik*, ayant pour objet les *Traductions tirées de l'Encyclopédie*, lesquelles furent éditées en 1767 à Moscou. Il s'agit de 27 articles portant sur différents domaines scientifiques qui avaient été traduits à l'époque. Longinov commente les choix traductifs des traducteurs et la sélection des originaux ; bref, il y a là déjà les prémices d'une traductologie. Un autre grand érudit, Štrange (Berkov, *Ibid.*), qui est à mon sens un grand traductologue russe méconnu du 20^e siècle dans la mesure où il s'intéresse à l'histoire de la traduction, a étudié le lien entre la traduction russe de l'*Encyclopédie* et le développement de la libre pensée dans plusieurs cours de l'université. Dans un très intéressant article, *L'Encyclopédie de Diderot et les traducteurs russes*, Štrange dresse un portrait idéologique des traducteurs.

Enfin, il est impossible de taire l'influence de Mikhaïl Lomonossov, à la fois sur la langue russe, mais aussi indirectement sur la traduction (Bal-liu, 2015 : 16–18). Lorsqu'il écrit en 1755 la première *Grammaire russe*, son objectif, à l'instar de Vaugelas en France, est de fixer la langue et d'en réguler le fonctionnement. Pour Lomonossov, il s'agira de normaliser le russe (c'est cette volonté que l'on retrouve dans sa *Théorie des trois styles*) et de créer en quelque sorte un russe littéraire. Lomonossov veut bannir l'utilisation de vocables étrangers ou barbares et se prononce en faveur d'une langue russe fondée sur son histoire. De la sorte, Lomonossov parle implicitement de traduction. Quand il bannit les mots étrangers, il pense à la contamination interlinguistique susceptible d'être induite par la traduction ; quand il célèbre la grandeur de la langue russe, il affirme *ipso facto* que celle-ci a les moyens d'accueillir par la traduction les grandes œuvres étrangères. C'est, en termes traductologiques, un plaidoyer pour le ciblisme, un programme de traduction qui prend en compte le récepteur. Le 18^e siècle russe marque non seulement l'entrée du pays dans les Temps Modernes, mais préfigure, ne fût-ce que timidement, l'aube d'une pensée traductologique.

* Статья посвящается директору-организатору Высшей школы перевода Московского университета Н.К. Гарбовскому.

Les pionniers de la traductologie russe

On peut raisonnablement considérer que le premier texte scientifique relatif à une théorisation de l'activité traduisante remonte à 1919, avec la publication des *Principes de traduction littéraire* par Kornej Tchoukovskij (Balliu 2005 : 935–936). Cette étude était divisée en deux parties : la première fut rédigée par Tchoukovskij lui-même et était consacrée à la traduction en prose, alors que la seconde avait été écrite par Goumiliov¹ à propos de la traduction poétique. Cette œuvre n'est pas uniquement théorique, elle ambitionne aussi d'être un véritable cours de traduction. Autrement dit, la regrettable scission entre théorie et pratique², si souvent dénoncée dans des pays comme la France ou la Belgique, n'existe pas dans cet ouvrage, ce qui est à souligner.

Voici ce qu'en disait Edmond Cary (1957 : 182–183), de son vrai nom Cyrille Znosko-Borovski, lequel omet de citer Goumiliov :

Les 78 pages de Tchoukovski développent le petit ABC qu'il avait publié quelques années plus tôt. L'allure en est pratique, presque empirique; l'auteur s'efforce néanmoins de dégager quelques idées directrices. Celles-ci n'ont rien de dogmatique, ce sont des remarques et des généralisations d'artiste. Une grande partie de l'étude présente un caractère critique, tournant en dérision les ignorants, les prétentieux, les tripatouilleurs, sans parler de ceux qui « lisent de travers ».

Un trait peut frapper le lecteur occidental. Le traducteur russe apparaît à travers ces pages comme un homme qui a souvent accédé aux langues étrangères par les livres. Le fait n'est pas propre à l'époque soviétique. Un Pouchkine, amoureux de Byron, prononçait l'anglais à la française. Dans l'étude de Tchoukovski se devine cependant une préoccupation : la disparition de l'ancienne couche d'intellectuels volontiers voyageurs, remplacés par des traducteurs plus frustes et qui ne connaissaient l'étranger qu'à travers les pages d'imprimerie.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Edmond Cary n'a pas été bien renseigné. Goumiliov ne possédait pas seulement une connaissance livresque de la littérature étrangère, singulièrement française. Il avait sé-

¹ Goumiliov, grande figure de l'acméisme, remarquable traducteur de Rimbaud et de Verlaine mais aussi auteur de pièces de théâtre et d'essais, fut fusillé en 1921 et tomba dans l'oubli. Son œuvre poétique (car il était aussi poète et avait épousé Anna Akhmatova) fut enfin publiée pour la première fois en 1986 dans *Ogoniok*, à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance. Dans la foulée, son étude sur la traduction poétique fut éditée en 1987 par Klyshko dans un recueil sur la traduction. Ma bibliographie rend justice à Goumiliov en mentionnant ce recueil.

² On lira à ce sujet l'opinion de Ladmiral (1979 : 7).

journal en France, où il avait fréquenté les cénacles poétiques. Par ailleurs, la publication de 1919 ne comportait pas 78 pages mais 35, comme le signale à juste titre Garbovskij (2019 : 36–37) :

Шёл 1919 год. Недавно созданное издательство «Всемирная литература» при Народном Комиссариате Просвещения издаёт для внутреннего пользования небольшую, всего в 35 страниц, брошюру «Принципы художественного перевода». В брошюре две статьи, К. Чуковского и Н. Гумилёва, посвящённые принципам, правилам и некоторым ограничениям одного из сложнейших видов художественного творчества — художественного перевода в двух его ипостасях: перевод прозаический и перевод стихотворный.

D'autres textes théoriques seront publiés dans la foulée de Tchoukovskij et Goumiliov. Sans entrer dans le détail, ce qui dépasserait le cadre de cette étude, qu'il me soit permis de citer les travaux d'Alexeev (1931), de Smirnov (1934), de Stoliarov (1939), de Finkel' (1939), de Kachkin (1936 et 1954), de Serdioutchenko (1948) et de Morozov (1954), que le lecteur trouvera dans la bibliographie à la fin de cet article. Tous portent sur la traduction littéraire, dans la lignée de la création par Gorki de la maison d'édition *Vsemirnaja Literatura* en 1919, à l'exception de celui de Serdioutchenko qui est plutôt un manifeste patriotique. Cette liste n'est pas exhaustive, mais montre à suffisance qu'il existe dans l'Union soviétique de l'époque une préoccupation scientifique autour du concept de traduction.

Au même moment, en Europe occidentale, et plus particulièrement en France, la traductologie reste muette³. Il faudra attendre les années 1950–1960 pour voir apparaître les premiers ouvrages traductologiques. Modestement d'abord, avec les publications de Cary qui sont assez généralistes mais ont le mérite d'ouvrir le champ de la réflexion. Ensuite, avec Georges Mounin et ses *Problèmes théoriques de la traduction* (1963), somme qui fit l'objet de sa thèse présentée en Sorbonne et qui marque l'entrée de la traductologie dans l'université française, de même que sa volonté d'émancipation de la linguistique.

Le retard de la traductologie française et occidentale

Pendant la première moitié du 20^e siècle et jusqu'à l'immédiat après-guerre on ne lit donc pas la littérature traductologique russe en France. Parce qu'une préoccupation scientifique pour l'activité traduisante y est totalement absente : la traduction y apparaît comme un appendice de

³ Ce n'est pas un legs de l'histoire. Les 17^e et 18^e siècles français ont vu l'essor d'une véritable traductologie, extrêmement riche, tombée en léthargie après la Révolution française jusqu'à l'aube des années 1950. On consultera à ce sujet les ouvrages de D'hulst (1990), de Ballard et D'hulst (1996) et de Balliu (2002).

la linguistique et comme une simple manière de vérifier les acquis linguistiques par les traditionnels exercices de thème et de version. Cette tradition remonte à l'étude des classiques grecs et latins et est redevable à l'enseignement des jésuites au 17^e siècle, lesquels possédaient le quasi-monopole de l'enseignement des humanités en France. C'est là que naît la vogue des traductions juxtales, que la Russie a adoptée, et où la traduction n'existe pas en elle-même mais exclusivement pour y retrouver l'original en filigrane : il s'agit d'une traduction-dispositif.

Cette inféodation de la traduction (et de la traductologie) à la linguistique s'explique comme suit. La grande linguistique (notamment allemande) du 19^e siècle est une linguistique « comparée » (le mot est éloquent). Elle se constitue en tant que discipline autonome à la fin du siècle, en s'opposant à la sociologie de Durkheim. Cet atavisme va peser pendant de longues décennies et freiner l'avènement d'une conception sociolinguistique de la traduction incarnée par un Nida dans les années 1960 ou un Perlmutter dans les années 1970. Dans ses grands traités, la linguistique ne réserve aucune place à la traduction. Bopp était en quête d'une langue-mère (*Ursprache*), à laquelle les autres langues seraient redevables. Steiner, dans *After Babel* (1975), postulait l'existence d'une langue originelle, quasi-mystique, disparue. La traduction a donc une dette éternelle envers la linguistique.

Ensuite, par une ignorance totale de ce qui se passe en matière de traduction en Europe orientale, et notamment en Union soviétique. Et la fin de la Seconde guerre mondiale, avec la division en deux blocs et la Guerre froide, n'améliorera pas la situation, loin s'en faut. Cette ignorance se poursuivra jusqu'au début des années 1990, lorsque l'information et les échanges culturels deviendront plus aisés entre l'Occident et l'Union soviétique. Au contraire, la faible préoccupation des linguistes pour la traduction s'était encore étolée davantage dans les années 1960. Voici ce qu'en disait Mounin en 1977 (2003 : 90) :

[...] après 1965, on assiste à une disparition de la préoccupation des linguistes pour la traduction.

L'explication est aussi simple [...]. C'est parce que, vers 1965, les bailleurs de fonds qui avaient rêvé d'utiliser les calculatrices électroniques pour traduire automatiquement des textes se sont rendu compte, parce que ce sont des gens réalistes (ils ont fait faire d'ailleurs des évaluations des travaux qui avaient été faits), [...] que si la traduction automatique existait un jour, ce serait dans très, très, très longtemps.

Alors les bailleurs de fonds en ont tiré la conclusion automatique que ce n'était plus la peine de financer des recherches sur la traduction automatique et les linguistes ne recevant plus de fonds sont retournés à leurs préoccupations plus habituelles.

La traduction automatique (TA) s'est focalisée dans un premier temps (la première démonstration date de 1954) sur une conception éminemment linguistique, travaillant par correspondances lexicales, même si Weaver insistait déjà sur le fait que la traduction mot-à-mot était trop limitée et que la prise en compte du contexte était nécessaire. En réalité, les premières recherches en TA n'ont pas été menées à des fins linguistiques, mais dans un but d'espionnage, en pleine guerre froide. Dans ce cas aussi la Russie a été pionnière : je mentionnerai les travaux parfois oubliés de Artsouni et de Trojanskij qui avaient déposé en 1933 (c'était un travail de précurseurs !) un brevet de traduction automatique qui resta malheureusement lettre morte. En 1964, Revzin et Rozenzveig avaient donné leur *Osnovy obščego i mašinnogo perevoda* (*Fondements de la traduction générale et de la traduction automatique*, déjà traduit en français en 1968 à l'ISTI de Bruxelles par G. Chantrain).

En langue française, on ne compte que de très rares travaux sur la traductologie russe avant les années 2000. Tout au plus, quelques mentions épisodiques comme celle que l'on retrouve chez Mounin dans ses *Problèmes théoriques de la traduction* (1963 : 13) :

[...] A.V. Fédorov, isolant l'opération traduisante afin d'en constituer l'étude scientifique (et de promouvoir une science de la traduction), pose en premier lieu qu'elle est une opération linguistique, et considère que toute théorie de la traduction doit être incorporée dans l'ensemble des disciplines linguistiques.

Ou cette seule phrase chez Ballard, dans son remarquable *De Cicéron à Benjamin* (1992) :

Fédorov, selon un schéma analogue, consacre le chapitre deux de son *Introduction à une théorie de la traduction* à des « Éléments de l'histoire de la traduction et de ses théories ».

Brian Baer a eu la gentillesse d'affirmer récemment, lors de la présentation d'une thèse de doctorat sur la traductologie russe contemporaine (Dmitrienko 2022), que j'étais un pionnier en la matière, se référant entre autres à mon article *Tendances actuelles de la traduction en Union soviétique* (1979). On trouve aussi quatre articles en langue française, mais tous sous la plume d'auteurs russes, dans le numéro spécial de la revue *Meta* (1992) consacré à la traduction en Russie. Il faudra attendre l'an 2000 pour que Bodrova-Gogenmos rédige un travail d'envergure sous la forme d'une thèse de doctorat consacrée à la traductologie russe dans son rapport à la théorie interprétative de la traduction (TIT) de l'ESIT (Paris).

D'autres explications peuvent être avancées pour comprendre cette méconnaissance de la traductologie russe. Il est vrai, d'une part, qu'en

traductologie on ne lit généralement que dans ses langues de travail, ce qui est un suicide épistémologique dans une science par essence inter-culturelle. On fait alors l'impasse sur d'innombrables recherches dans le domaine et on se prive des apports d'autres auteurs. Par ailleurs, en traductologie comme dans d'autres sciences, qu'elles soient humaines ou dures, la tendance est à la spécialisation et on s'enferme dès lors dans un créneau de plus en plus étroit dont il devient difficile de sortir : être spécialisé, c'est ignorer des pans entiers du savoir. Enfin, pour ce qui a trait plus spécifiquement à l'objet de cette étude, il convient de ne pas oublier que l'accès aux ouvrages publiés en Europe orientale a longtemps été ardu avant 1990, ce qui a considérablement limité la portée des recherches.

L'ombre tutélaire de Fedorov

C'est Georges Mounin qui a fait connaître, même si ce n'est que discrètement, la traductologie russe en France. Mounin, un des plus grands linguistes français du 20^e siècle, grand italianisant, s'est intéressé tôt à la traduction et, à travers elle, à la traductologie. Il a notamment traduit Dante, Pétrarque, Savonarole, Machiavel et Umberto Saba. En 1954, il publie le merveilleux *Dix-sept poètes italiens traduits*, aujourd'hui malheureusement tombé dans l'oubli. Ce que l'on sait moins, c'est qu'il s'est aussi attaqué à Pasternak⁴, entreprise audacieuse quand on connaît la musicalité qui scande l'œuvre de cet écrivain.

À l'époque, introduire la traductologie russe en France se limite à évoquer un seul auteur, Fedorov, lequel a indubitablement marqué l'après-guerre pour plusieurs raisons. J'y reviendrai plus avant. Mounin porte Fedorov au pinacle et le range parmi les plus grands, les pères fondateurs (2003 : 100) :

J'ajoute, et je suis en train de rédiger mon ordonnance finale du bon médecin, j'ajoute qu'un bon manuel de référence si c'est Nida, c'est bien, deux, ce serait mieux parce que qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son et même Nida, c'est bien de le contrebalancer par un autre.

Alors vous aurez le choix. Si vous êtes slavisant, allez lire Fédorov. Je crois d'ailleurs que Fédorov a été traduit en Belgique, je crois qu'il a été traduit en français (ici, dans votre Institut⁵. Gloire à votre Institut [l'ISTI] et je n'ai encore jamais vu cet exemplaire. Je me sers donc de la deuxième édition

⁴ La fille de Georges Mounin, Claire, m'a confié qu'il avait appris le russe en autodidacte dans sa voiture, en attendant son épouse, institutrice, à la sortie de son école.

⁵ En 1968, Deresteanu et Sergeant traduiront *Introduction à la théorie de la traduction* de Fedorov (édition de 1958) dans le cadre d'un travail de fin d'études réalisé à l'Institut supérieur de l'État de Traducteurs et Interprètes (ISTI) de Bruxelles. Ce même ouvrage sera retraduit en partie par mes soins en 1978 dans le cadre de mon propre travail de fin

de Fédorov en russe). Donc si vous êtes slavisant, ayez Nida à gauche et Fédorov à droite.

Le succès de Fedorov s'explique en grande partie par le fait qu'il incarne le tournant linguistique de la traduction dans l'ancienne Union soviétique avec son livre *Introduction à une théorie de la traduction* de 1953, rompant ainsi avec la tradition littéraire qui avait prévalu jusque-là et créant à son corps défendant deux écoles quasi irréconciliables : les tenants de l'école littéraire (Antokol'skij⁶, Gatchetchiladze...) se voient désormais concurrencés par les tenants de l'approche linguistique (Fedorov, Reformatskij, Retsker... et un certain Barkhudarov). De même, le livre de Fedorov⁷ dépasse la simple ambition théorique dans la mesure où il aura permis la création en U.R.S.S. dès 1956, et dans le cadre de l'Institut Gorki de Moscou, de la première section de traduction dotée de programmes adossés à des critères scientifiques. Dans son article *Un siècle de traductologie russe* (2019 : 99–117), Garbovskiy retrace remarquablement et méticuleusement les trois grandes périodes de l'histoire de la pensée traductologique russe.

On peut raisonnablement considérer que, si les tenants de l'approche littéraire vont peu à peu être mis sous l'étéignoir, il y aura aussi au sein de l'approche linguistique des figures de proue et des seconds couteaux. L'omniprésence de Fedorov reléguera au second plan, du moins en Europe occidentale, de grands talents comme Komissarov, Kachkin, Gak, Etkind (même si celui-ci traitait avant tout de traduction poétique), Revzin, Rozenzveig, Retsker, Shveitzer et d'autres, dont un certain Barkhudarov.

Il suffit de parcourir quelques publications récentes d'Europe occidentale pour s'en convaincre. Dans son ouvrage *Fedorov's Introduction to Translation Theory* (2021), Brian Baer ne cite jamais Barkhudarov, que ce soit dans le texte, l'index ou la bibliographie. Dans *l'État des lieux de la traductologie dans le monde* (2022), le chapitre consacré à la traductologie russe et intitulé *Les Anciens et les Modernes. État des lieux de la traduction et de la traductologie en Russie* ne le mentionne pas davantage et passe sous silence des acteurs de premier plan comme Komissarov, Gak et Revzin, pour ne citer qu'eux. C'est à réparer cette injustice que s'attache la présente étude.

d'études, réalisé aussi à l'ISTI : A.V. Fedorov et G.R. Gatchetchiladze : *problème de traductibilité (étude comparative de textes)*.

⁶ Pavel Antokol'skij fait partie de ces traducteurs talentueux souvent oubliés. Au départ de l'ukrainien et du français, il versa en russe les poésies de Chevtchenko, Hugo, Éluard, Baudelaire, Aragon, Apollinaire, Rimbaud et Cocteau.

⁷ Pour une discussion des théories de Fedorov, le lecteur consultera mon étude *Ponjatje perevodimosti v rabotah russkikh teoretikov XX veka* (2008 : 45–56).

Leonid Stepanovitch Barkhudarov

Leonid Stepanovitch Barkhudarov est né le 12 mars 1923 à Petrograd (aujourd'hui Saint-Petersbourg) et aurait fêté son centième anniversaire il y a deux ans. Son père était un éminent linguiste, spécialiste de la langue russe. Il entama tout naturellement des études de philologie à l'Université de Léninegrad, mais dut les interrompre au début de la Seconde guerre mondiale (la « Grande Guerre patriotique » dans la dénomination russe). Juste après la guerre, il put reprendre le cours de ses études au prestigieux Institut Militaire des langues étrangères de l'Armée rouge⁸ (ВМЯКА), dont les cours se donnaient à Stavropol. En 1965, il y présente sa thèse *Problèmes syntaxiques de la proposition simple en anglais contemporain* (*Problemy sintaksisa prostogo predloženiya sovremennogo anglijskogo jazyka*) et obtient le titre de docteur en philologie. La même année, il enseignera déjà à l'Institut Maurice Thorez des langues étrangères (МГПИИЯ), où il occupera les chaires de traduction et de grammaire. C'est manifestement la convergence de ces deux chaires qui expliquera sa conception linguistique de la traduction, outre le fait que Fedorov venait de publier sept ans plus tôt la seconde édition de son ouvrage *Introduction à la théorie de la traduction*. C'est à Maurice Thorez⁹ qu'il lui sera donné de rencontrer Retsker, Rozenzveig, Komissarov, Černov et Gončarenko, avec lesquels il collaborera étroitement. On peut raisonnablement considérer que la fréquentation de ces grands philologues et linguistes orientera sa conception linguistique de l'activité traduisante. D'autant plus qu'il s'agit de contrastivistes (Gak pour le français ou Komissarov pour l'anglais et l'allemand) ou de linguistes « purs et durs » (Šveicer, qui fut le directeur scientifique de Komissarov). Garbovskij (2020 : 172) souligne à raison que :

Les premières promotions de la période d'après-guerre de cette institution [Institut Militaire des langues étrangères] ont donné à la linguistique et à la traductologie une pléiade de chercheurs, dont les ouvrages parus dans les années 1960–70 ont formé la base de la traductologie soviétique¹⁰ :

- Gak Vladimir (1924–2004), *Cours de la traduction*, 1962.
- Miniar-Beloroutchev Rurik (1922–2000), *L'interprétation consécutive*, 1969.

⁸ L'Institut fut créé en 1940 et fermé en 1956 (Garbovskij, 2020 : 172).

⁹ La Faculté de Traducteurs et Interprètes fut fondée en 1942 au sein de l'Institut moscovite des Langues Modernes qui fut dénommée Institut Maurice Thorez à partir de 1964. En 1990, l'Institut devient la MGLU (Université Linguistique d'État de Moscou).

¹⁰ Pour une discussion sur la notion de « traductologie soviétique » on consultera mon article « Clefs pour une histoire de la traductologie soviétique », publié dans Meta en 2005.

- Komissarov Vilen (1924–2005), *Le discours sur la traduction*, 1973.
- Shvejtser Aleksandr (1923–2002), *La traduction et la linguistique*, 1973.
- Barkhoudarov Léonid (1923–1985), *La langue et la traduction*, 1975.

Leonid Stepanovitch devint aussi le rédacteur en chef de la célèbre revue *Les Cahiers du traducteur* (*Темпачу переводчика*), qu'il anima pendant de longues années. Il mourut en 1985 à l'âge de 62 ans, il y a tout juste quarante ans.

Mais l'essentiel me semble être sa production scientifique, laquelle n'a pas été à mes yeux estimée à sa juste valeur. Contrairement aux apparences, Leonid Stepanovitch n'est pas l'homme d'un seul livre. Je reviendrai plus loin sur cette œuvre phare, mais il convient de ne pas faire l'économie d'autres textes intéressants qu'il publia bien avant. Dès 1962, certainement dans le cadre de la rédaction de sa thèse, il publia *Obščelingvističeskoe značenie teorii perevoda*, un court texte d'une petite dizaine de pages qui montre selon lui le rattachement de la traduction à la linguistique générale. En 1964, il donnera *Process perevoda s lingvističeskoj točki zrenija*, qui est dans la même veine. La même année, *O leksičeskih sootvetsvijah v poètičeskom perevode / na materiale perevoda I. A. Buninym « Pesni o Gajavate »*. En 1967, avec Žukova, Kvasjuk et Šveitser, *Posobie po perevodu tehničeskoj literatury / anglijskij jazyk*. Ces textes préfigurent son œuvre maîtresse *Jazyk i Perevod* (1975), dont on fête cette année le cinquantième anniversaire de la parution. C'est bien entendu ce livre qui contient l'essence de son discours sur la traduction.

Langue et traduction (Язык и перевод)

Un peu à la manière du *Cours de linguistique générale* de Saussure, l'ouvrage *Langue et traduction* s'est peu à peu constitué en s'appuyant sur les notes des cours dispensés par Barkhoudarov à l'Institut Maurice Thorez. Revendiquant une conception linguistique de la traductologie¹¹, l'auteur puisera ses exemples dans deux langues : le russe et l'anglais.

Dès ce que l'on pourrait appeler son *Avertissement au lecteur* (1973 : 2), il prend ses distances par rapport au courant dominant de l'époque en matière de linguistique générale et comparée, notamment appliquée à la théorie de la traduction :

[...] в настоящей работе пришлось уделить много места разъяснению позиций автора по семантическим проблемам, тем более что принятая

¹¹ Le terme *traductologie* signifie « discours sur la traduction » (*logos*), alors que le terme russe *perevodovedenie* renvoie au savoir, à la science : du vieux-russe *vedat'* (« savoir »), que l'on retrouve par exemple dans la particule de liaison contemporaine *ved'*.

в работе точка зрения расходится с господствующей в современном языкознании (во всяком случае, с концепцией, принятой в большинстве работ, написанных у нас в Советском Союзе).

L'objet du livre est annoncé sans équivoque au chapitre premier consacré à l'essence de la traduction (*сущность перевода*). Le processus de traduction obéit à une logique transformationnelle, que n'aurait pas reniée un Nida et que l'on peut inscrire dans la lignée chomskienne¹², et sa volonté battre en brèche le structuralisme dominant à l'époque (*op. cit.*, 5) :

[...] термин «процесс» применительно к переводу понимается нами в чисто лингвистическом смысле, то есть, как определённого вида языковое, точнее, межъязыковое **преобразование** или **трансформация текста на одном языке в текст на другом языке**. Опять-таки, термин «преобразование» нельзя понимать буквально — сам исходный текст или текст оригинала не «преобразуется» в том смысле, что он не изменяется сам по себе. Этот текст, конечно, сам остаётся неизменным, но наряду с ним и на основе его создаётся другой текст на ином языке, который мы называем «переводом» в первом смысле этого слова (перевод как сам переведённый текст). Иными словами, термин «преобразование» (или «трансформация») здесь может быть употреблён лишь в том смысле, в каком этот термин применяется в синхронном описании языка вообще: речь идёт об определённом отношении между двумя языковыми или речевыми единицами, из которых одна является исходной, а вторая создаётся на основе первой.

Et c'est cette démarche transformationnelle (ou générative) qui autorisera la traduisibilité¹³ (*непереводимость*) entre deux textes (*op. cit.*, 25), quelles que soient les langues de départ et d'arrivée (*между любыми двумя языками*). Tout naturellement, les segments de texte à traduire seront découpés en *unités de traduction*, un peu à la manière de Vinay et Darbelnet dans leur *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (1958). La traduction s'inscrit en conséquence dans la macro-linguistique, et plus précisément dans la linguistique appliquée (*прикладное языкознание*).

Le discours de Barkhudarov ne se borne pas, comme on pourrait le croire en première analyse, à proposer un modèle transformationnel de traduction fondé sur la seule sémantique. L'auteur élargit sa conception

¹² Barkhudarov se réfère d'ailleurs explicitement à Saussure et à Chomsky dans la partie consacrée à la place de la traductologie au sein d'autres disciplines (*op. cit.*, 28).

¹³ Mounin a étudié cette notion (en prenant la langue russe pour exemple), qu'il dénomme curieusement « **traductibilité** », alors qu'il utilise par ailleurs le terme « **intraduisible** » (1963 : 277).

de la traduction à un modèle sémiotico-sémantique. Pour dire les choses autrement, la dimension communicative prend toute son importance ; ce faisant, la *correspondance*, de l'ordre du linguistique, cède le pas à l'*équivalence*, de l'ordre du message. Le passage suivant est éclairant (*op. cit.*, 231) :

Сущность этой модели, в неформализованном виде, сводится к следующему: переводчику задаётся текст на том или ином языке (ИЯ), представляющий собой построенную по определённым правилам и несущую определённую информацию последовательность единиц, принадлежащих к данной знаковой системе (системе ИЯ). Задачей переводчика является преобразование этого текста в эквивалентный ему текст на каком-то ином языке (ПЯ). Понятие «эквивалентный» понимается в смысле «несущий ту же самую информацию», то есть имеющий то же самое семантическое содержание, хотя и отличающийся по способам выражения этого содержания.

On peut y voir l'influence naissante du fonctionnalisme et c'est ici qu'intervient la *sémiologie*, à savoir l'étude de tous les systèmes de communication (y compris non verbaux bien entendu). L'essor du fonctionnalisme a été en partie entravé par l'influence de Barthes (1966 : 1-27), qui a réduit la sémiologie à « la recherche des significations (et non de la communication) de certains phénomènes sociaux » (Baudot et Tatiol 1994 : 22). En partie aussi par la prégnance du structuralisme dans les années 1960 (j'y fus moi-même initié pendant mes études dans les années 1970), lequel s'est rapidement cantonné à la linguistique tout en déconsidérant les approches historique et diachronique. On pensera ici inévitablement aux formalistes russes moscovites et pétersbourgeois des années 1915-1930 (Jakobson, Tynjanov, Chklovskij), qui ont d'ailleurs largement influencé le structuralisme occidental (dont Martinet).

Toute la question est de savoir si une structure est « pertinente », autrement dit si elle fonctionne, ce qui est essentiel en traductologie. Essentiel parce que sémiologie et traductologie sont indissociables en ce qu'elles doivent déceler et rendre « ce qui fait signe » dans un écrit, même si celui-ci n'est pas strictement littéraire. On pensera à par exemple à l'allusif, à l'implicite, au non-dit, au suggestif, au persuasif ou au symbolique. C'est ainsi que les équivalences sémantiques entre langue de départ et langue d'arrivée sont définies comme suit par Barkhudarov : transfert des significations référentielles, grammaticales, pragmatiques, intralinguistiques et, surtout, contextuelles et situationnelles. En un mot, rattacher sans nuances Barkhudarov à l'école linguistique russe de traduction apparaît réducteur : la langue est un vecteur de communication qui ouvre la porte au contexte extralinguistique et situationnel.

Concrètement, le traducteur doit, aux yeux de Barkhudarov, appliquer un modèle bipartite de traduction. Une phase d'analyse doit précéder une phase de synthèse (*op. cit.*, 232) :

[...] процесс перевода с этой точки зрения можно разложить на два основных этапа, соответствующих двум этапам в работе самого переводчика над переводимым текстом — этап анализа и этап синтеза. Сущность первого этапа заключается в п о н и м а н и и переводчиком значения (суммы или системы значений) исходного текста; сущность второго этапа — в в ы р а ж е н и и того же значения (той же суммы или системы значений) средствами иного языка. Первое, то есть понимание, предполагает установление иерархии языковой системы — от морфемы (в некоторых случаях даже фонемы или графемы) до всего текста в целом. Второе, то есть перевыражение понятого значения средствами иного языка, требует нахождения соответствующих единиц выражения того же значения на всех уровнях языковой иерархии в ПЯ.

On le voit, Barkhudarov n'a sans doute pas été lu en profondeur. Le lot de certaines études contemporaines est de répéter d'articles en ouvrages des sources secondaires (ce qu'un auteur écrit sur un autre), voire tertiaires (compilation, indexation et commentaires de sources secondaires), simplement parce qu'on ne lit pas la langue de l'original, parce qu'on n'y a pas accès, ou parce qu'on ne prend pas la peine de consulter la source primaire. On classe alors les auteurs dans un cadre définitoire qui ne correspond pas à la profondeur ni à la complexité de leur pensée. Leur vision théorique est ainsi anémiée, caricaturée, pour ne pas dire faussée. Cette étude tente de restaurer, en partie du moins, la pensée de Barkhudarov dans sa vérité.

Épilogue

Rendre hommage à un auteur du passé n'est pas chose aisée. On prend le risque de commettre des imprécisions ou erreurs susceptibles de dénaturer le propos. Je me suis employé à relire l'œuvre maîtresse de Barkhudarov en faisant l'économie des quelques publications qui lui sont consacrées (elles sont somme toutes peu nombreuses, *a fortiori* en Europe occidentale et en langue française, et elles se cantonnent souvent à quelques allusions fugitives). J'ai préféré analyser l'environnement social et intellectuel qui a entouré l'activité traduisante en Russie soviétique pour en comprendre l'historiogenèse. En contextualisant le propos de Barkhudarov, j'ai la faiblesse de croire qu'on appréhende mieux sa démarche intellectuelle et qu'on approche davantage la vérité.

Mon étude n'a d'autre objectif que de rappeler la place — souvent méconnue — qu'a occupée Barkhudarov dans la traductologie de son époque, ainsi que l'héritage théorique qu'il nous a légué. Certainement à un moment où les auteurs du passé sont oubliés, voire déclassés.

Cet hommage m'a paru encore davantage bienvenu en cette année 2025, où nous commémorons le 40^e anniversaire de sa disparition. Mais où nous célébrons aussi le 50^e anniversaire de la parution de *Langue et traduction*, le 20^e anniversaire de la fondation de l'ESTI et le 270^e anniversaire de l'Université Lomonossov.

Bibliographie

Alekseev M.P. (1931), Problema hudožestvennogo perevoda, Irkoutsk, Sb. rabot Irkutskogo gosudarstvennogo universiteta, v. XVIII, pp. 157–173.

Antokol'skij P.G. (1986) Izbrannye proizvedenija v 2-h tomah. Moscow : Hudožestvennaja literatura.

Baer B. éd. (2021) Fëdorov's Introduction to Translation Theory. London and New York: Routledge.

Ballard M. (1992) De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions. Presses Universitaires de Lille.

Ballard M. et D'Hulst L. (1996) La Traduction en France à l'âge classique. Lille : Presses universitaires du Septentrion.

Balliu Chr. (1978) A.V. Fëdorov et G.R. Gatchetchiladze : problème de traductibilité (étude comparative de textes), mémoire de licence non publié, Institut supérieur de l'État de Traducteurs et Interprètes (ISTI), Bruxelles.

Balliu Chr. (1979) Tendances actuelles de la traduction en Union soviétique, Bruxelles, Équivalences. No. 10, 1–2, pp. 45–48.

Balliu Chr. (2002) Les traducteurs transparents, Bruxelles, les éditions du Hazard.

Balliu Chr. (2003) Louis Leboucher dit Georges Mounin. Textes inédits rassemblés et édités par Christian Balliu, Bruxelles, les éditions du Hazard.

Balliu Chr. (2005) Clefs pour une histoire de la traductologie soviétique, Le prisme de l'Histoire, Meta, n° spécial consacré à L'histoire de la traduction, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, vol. 50. No. 3, pp. 934–948.

Balliu Chr. (2008) Ponyatie perevodimosti v rabotah russkikh teoretikov dvadcatogo veka. Lectures Fëdoroviennes, 9^e édition, coll. Traductologie universitaire, Faculté de Philologie, Université d'État de Saint-Petersbourg, pp. 45–56.

Balliu Chr. (2015) La traductologie russe sous l'angle de la culture française, *Vestnik Moskovskogo Universiteta, Université Lomonossov de Moscow*, 4, pp. 4–33 (bilingue russe-français).

Barkhudarov L.S. (1960) Grammatika anglijskogo jazyka (v sistematičeskom izložении), Moscow: Izdatel'stvo literatury na inostrannyh jazykah.

Barkhudarov L.S. (1962) Obščelingvističeskoe značenie teorii perevoda. Teorija i praktika perevoda, Leningrad, pp. 8–14.

Barkhudarov L.S. (1964) Process perevoda s lingvističeskoj točki zrenija. Konferencija po voprosam teorii i metodiki prepodavanija perevoda. Moscow.

Barkhudarov L.S. (1964) O leksičeskikh sootvetsvijah v poëtičeskom perevode, na materiale perevoda I.A. Buninym « Pesni o Gajavate ». Tetradi perevodčika, pp. 41–60.

Barkhudarov L.S. (1966) Problemy sintaksisa prostogo predloženiya sovremennogo anglijskogo jazyka, Moscow : Vysšaja škola.

Barkhudarov L.S. Žukova Ju., Kvasjuk I. et Šveicer A. (1967) Posobie po perevodu tehničeskoj literatury / anglijskij jazyk, Moscow : Meždunarodnye otnošenija.

Barkhudarov L.S. (1975) Očerki po morfologii sovremennogo anglijskogo jazyka, Moscow : Vysšaja škola.

Barkhudarov L.S. (1975) Jazyk i perevod. Moscow : Meždunarodnye otnošenija.

Barkhudarov L.S. (1983) Vvedenie v transformacionno-poroždajuščuju grammatiku anglijskogo jazyka : učeb. posobie. Moscow : MGPIIJA.

Barthes R. (1966) Introduction à l'analyse structurale des récits. *L'Analyse structurale du récit, Communications*. No. 8.

Batiouchkov F.D., Gumiliov N.S., Tchoukovskij K.I. (1920) Principy hudožestvennogo perevoda. Pg., 2^o izd.

Berkov P.N. (1965) Histoire de l'Encyclopédie dans la Russie du XVIII^e siècle. *Revue des Études Slaves*. No. 44, 1–4, pp. 47–58.

Bodrova-Gogenmos T. (2000) La traductologie russe (théorie, pratique, enseignement) : ses apports et ses limites, Paris : ESIT, Université de Paris III — Sorbonne Nouvelle.

Cary E. (1957) Théories Soviétiques de la Traduction, *Babel*, 3 : 4, pp. 179–190.

Deresteau R. et Sergeant A. (1968) Introduction à la théorie de la traduction de Fédorov (éd. de 1958), mémoire de licence non publié, Institut supérieur de l'État de Traducteurs et Interprètes (ISTI). Bruxelles.

D'Hulst L. (1990) Cent ans de théorie française de la traduction. De Batteux à Littré (1748–1847), Presses Universitaires de Lille.

Dmitrienko G. (2022) La théorie linguistique de la traduction comme « programme de recherche » : profil disciplinaire épistémologique et institutionnel de la traductologie russe contemporaine, thèse de doctorat en traduction. Université de Montréal.

Etkind E.G. (1963) Poëzija i perevod, Moscow — Leningrad: Sovetskij pisatel'.

Finkel' A.M. (1939) O nekotoryh voprosah teorii perevoda. Naučnye zapiski Har'kovskogo gosudarstvennogo Instituta inostrannyh jazykov. v. 1, pp. 59–82.

Fëdorov A. (1953) Osnovy obščej teorii perevoda, Moscow : Vysšaja škola.

Gak V.G. (1962) Kurs o perevode. Francuzskij jazyk. Obščestvenno-političeskaja leksika, Moscow : IMO.

Gak V.G. (1994–1995) Traduction : art ou science ? Bruxelles : Équivalences. No. 24/2–25/1, pp. 5–17.

Garbovskij N.K. (2019) Un siècle de traductologie russe. Au cœur de la traductologie. Hommage à Michel Ballard (études réunies par Lieven D'hulst, Mickaël Mariaule et Corinne Wecksteen-Quinio). Arras, Artois Presses Université, coll. Traductologie, pp. 99–117.

Garbovskiy N.K. (2019) 100 let otečestvennoj teorii perevoda (k 100-letiju vyhoda v svet «Principov hudožestvennogo perevoda» K. Čukovskogo i N. Gumilëva). *Vestnik Moskovskogo universiteta. Seriya 22. Teoriya perevoda*. No. 2, pp. 36–49.

Garbovskiy N.K. (2020) La traductologie russe : sa valeur réelle et mythique. Démythifier la traductologie (sous la direction de Christian Balliu et Françoise Wuilmart). Bruxelles : Équivalences, No. 47, 1–2, pp. 155–207.

Guister M. (2022) Les Anciens et les Modernes. État des lieux de la traduction et de la traductologie en Russie. État des lieux de la traductologie dans le monde, sous la direction de Florence Lautel-Ribstein et Olivier Dorlin. Paris : Classiques Garnier.

Kachkin I.A. (1936) Ložnyj princip i nepriemlye rezul'taty. O bukvalizme v russkih perevodah Dikkensa. *Inostrannye jazyki v škole*. No. 2, pp. 22–41.

Kachkin I.A. (1954) O metode i škole sovetskogo hudožestvennogo perevoda. *Znamja*. No. 10, pp. 152.

Klyshko A.A. (1987) *Perevod — sredstvo vzaimnogo sblizheniya narodov* : sb. st. Moscow : Porpecc.

Komissarov V.N. (1973) *Slovo o perevode*. Moscow.

Ladmiral J.-R. (1979) *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris : Payot.

Morozov M.M. (1954) *Izbrannye stat'i i perevody*. Moscow : Goslitizdat.

Mounin G. (1954) Dix-sept poètes italiens traduits. Paris : Cahiers du Sud. No. 323, pp. 23–46.

Mounin G. (1963) *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris : Gallimard.

Mounin G. (1994) *Travaux pratiques de sémiologie générale*, Textes réunis et publiés par Alain Baudot et Claude Tatilon. Toronto: Éditions du GREF, coll. Theoria 3.

Revzin I.I., Rozenzveig B.JU. (1964) *Osnovy obščego i mašinnogo perevoda*, Moscow : Vysšaja Škola.

Riffaterre M. (1971) *Essais de stylistique structurale*, présentation et traductions de Daniel Delas. Flammarion, Paris.

Rossel's V.M. (1936). *V atel'e perevodčika*. Tetradi perevodčika. No. 3. Moscow.

Rozenzveig B. JU. éd. (1992) *La traduction en Russie. Théorie et pratique*, Montréal : Meta, vol. 37. No. 1.

Serdioutchenko G.P. (1948) *Očerki o problemah perevoda*. Načik.

Smirnov A.A. (1934) *Perevod. Literaturnaja Ėnciklopedija*, v. 8.

Stoliarov M.P. (1939) *Iskusstvo perevoda hudožestvennoj prozy*. Literaturnyj kritik. No. 5–6, pp. 242–254.

Šveicer A.D. (1973) *Perevod i lingvistika*, Moscow : Voenizdat.

Tchoukovskij K.I. (1919) *Les traductions en prose. Principy khudožestvennogo perevoda* (Principes de traduction littéraire).

Vinay J.-P. et Darbelnet J. (1958) *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris : Didier; Montréal: Beauchemin.